

Dans le quartier, personne ne connaissait vraiment monsieur Giraumon. On l'apercevait aller et venir dans les rues, traînant sa longue carcasse qui semblait sur le point de se briser en morceaux. « On ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait, le nez à l'air et les bras ballants ! » répétait Monsieur Filament, le concierge de son immeuble. Parfois, Giraumon s'arrêtait et restait immobile telle une statue de fil de fer tordu durant une éternité, ses mains pendant jusqu'à ses genoux noueux. Il regardait les gens passer, la vie se dérouler, trop timide pour parler à qui que ce soit, trop discret pour demander quoi que ce soit. Alors, il demeurait seul. Jour après jour... « Ce n'est pas qu'on ne l'aimait pas, ou qu'on en avait peur, sauf que personne n'a jamais essayer de discuter avec lui. Il faisait rien pour aider, faut dire » ajoutait souvent monsieur Filament quand on l'interrogeait sur le vieil homme.

René Giraumon parcourait toujours le même trajet : il marchait de chez lui au café du bout de la rue sans s'y arrêter. Il grimpait la colline, s'y asseyait une ou deux heures pour contempler l'horizon, sentir le vent sur ses joues. Puis il s'allongeait, un brin d'herbe entre les dents. Parfois, il s'assoupissait et lançait quelques ronflements qui effrayaient les écureuils et amusaient les enfants qui revenaient de l'école. Leurs parents les éloignaient vite du dormeur : les trous dans ses chaussures, les rustines sur ses coudes, l'usure de ses pantalons ne leur plaisaient pas beaucoup. Giraumon n'avait jamais pu gagner sa vie. Il n'y pouvait rien. Aucune mauvaise volonté ni manque de sérieux. Il ratait tout ce qu'il entreprenait. Il ne parvenait jamais à faire ce qu'on lui demandait. Alors il passait de petit boulot en petit boulot. Malgré tout il se sentait comblé : il se trouvait là où il le voulait, là où il était né, comme sa mère, sa grand-mère, la mère et la grand-mère de sa grand-mère, près de cette colline, de ce bois aux arbres secs et tordus. Pourquoi aimait-il cet endroit ? Personne n'aurait su le dire, tant ce quartier semblait quelconque. Lui n'aurait pu vivre ailleurs.

La maigre retraite qu'il percevait lui permettait à peine de payer un minuscule appartement où debout, il touchait le plafond et couché, les quatre murs. Alors, il allait cueillir des pissenlits, des orties, du cresson sauvage avec lesquels il se concoctait des soupes et des salades afin de s'emplir l'estomac. Mais le plus souvent, tandis que la plupart des gens couraient dans les restaurants ou commandaient pizzas, Bo buns ou hamburger, il déjeunait d'un grand bol d'air. Giraumon n'en souffrait pas trop, il y était habitué. « Que voulez-vous ? La vie a décidé pour moi. » Aurait-il expliqué si on avait songé à l'interroger. « Je devais rester tel que vous me voyez, sec comme une trique, pauvre comme job. Mais heureux de marcher dans ces rues et de m'asseoir sur l'herbe de ma colline. »

Un matin d'automne, Giraumon s'était levé tôt pour cueillir des champignons. Peut-être allait-il trouver de quoi se préparer une omelette aux girolles ou aux pleurotes. Il connaissait quelques endroits où on pouvait espérer une belle récolte, à côté d'une rivière dont il adorait le chant régulier. Il en salivait d'avance quand il sentit plus qu'il ne vit ou n'entendit un mouvement dans l'herbe. « Mince, une proie blessée des chasseurs. » Il s'arrêta, le plus silencieusement possible. Une forme rouge gigotait dans les fourrés. « Que t'arrive-t-il mon ami ? » murmura René. La pauvre bête respirait doucement, une longue traînée sanglante sur le flanc. « Tu as reçu un coup de fusil ! Ne bouge pas. »

Parfois, les animaux sentent quand on veut les aider. Le renardeau ne tenta pas de s'enfuir, ne se débattit pas lorsque le vieil homme le prit dans les bras, et le serra près de son cœur. Oubliant ses cèpes, ses chanterelles, ses girolles, il courut chez lui son précieux fardeau caché sous son paletot. Parce que le concierge de son immeuble ne l'aurait jamais laissé entrer. « Un renard, une bête nuisible ! Vous n'y pensez pas, il va nous transmettre la rage, la peste, la rubéole... »

Par malchance, Filament « faisait ses escaliers », ce qui ne lui arrivait que tous les trimestres. Tandis que René tentait de se glisser jusqu'à chez lui, le bonhomme suant et soufflant le saisit par le bras : « Ah, monsieur Giraumon, ces marches semblent chaque fois plus hautes et plus nombreuses. Vous revenez du bois à votre habitude ? » René se borna à hocher la tête. « Vous tenez quoi dans vos bras ? Des champignons ? » Cette fois, le pauvre homme commença à transpirer. Que répondre ? Un mensonge ? Il ne savait pas mentir. Alors, le renardeau toujours caché sous son paletot, il se mit à tourner, tourner sur lui-même puis à fredonner : « Quel plaisir, cette journée ! Je ne sais pourquoi, j'ai envie de danser. Mais tenez, ne bougez pas, attendez-moi. Je vais vous aider. » Et René Giraumon courut chez lui, déposa le renardeau sur le lit et prit un balai. Impatient de retrouver l'animal blessé, il nettoya les escaliers le plus vite possible, faisant voler la poussière, et écoutant d'une oreille les bavardages de Monsieur Filament.

Lorsqu'il revint dans sa chambre, il donna de l'eau à son petit invité, désinfecta sa plaie avec soin. Puis il le glissa sous ses couvertures. Il passa la fin de la journée à lui caresser la tête. S'ils avaient porté la moindre attention au vieil homme, les habitants de la rue auraient pu s'étonner. Jamais, il n'était resté aussi longtemps chez lui sans mettre le bout du nez dehors.

« Courage, petit père, tiens bon. » À plusieurs reprises, il crut perdre l'animal, mais ne cessa jamais de lui prodiguer soins et tendresse. Et un matin, le renardeau ouvrit les yeux, un autre matin, il

rampa hors du lit, un autre encore, il commença à jouer, en émettant un drôle de cri, une sorte de rire qui emplit de joie le brave René. « Eh bien, te voilà remis mon ami. Et tu me sembles posséder une sacrée énergie. » Un vrai bonheur pour le solitaire. « Ta présence me réjouit. Mais je ne peux te garder pour moi. Tu dois retourner chez les tiens. » Alors, il attrapa l'animal, le couvrit de son paletot et partit vers la forêt. Il retint quelques larmes quand il le déposa sur le sol et le vit s'éloigner en courant. « Tu ne m'as même pas jeté un regard en t'en allant, petit père. Tant pis. Sois heureux. »

La vie reprit, Giraumon cheminait chaque jour jusqu'à la colline puis au bois. Bien sûr, il observait du coin de l'œil les environs dans l'espoir d'apercevoir une lueur rousse. En vain. Le temps passa et il avait presque oublié le renardeau quand un matin, alors qu'il s'assit dans l'herbe, il sentit une présence contre son flanc. « C'est toi ? Petit père, tu viens me saluer ? Voilà qui me fait bien plaisir. »

Les deux compagnons restèrent presque sans bouger jusqu'au soir, heureux de se retrouver. « Allez, mon ami, le soleil se couche. Retourne chez toi, moi, je dois rentrer chez moi. Mais tu auras embelli ma journée. » Comme s'il le comprenait, le renard se redressa, se secoua et commença à s'éloigner. « À bientôt, j'espère. » Le vieux se leva à son tour. Et sentit à son côté une sorte d'arbuste. « Tu m'as apporté cela, petit père ? Un cadeau ? Je m'en occuperais comme j'ai veillé sur toi. » À peine revenu dans son immeuble, il demanda au concierge l'autorisation de placer sa plante dans la cour, en dessous de sa fenêtre. « À votre âge, vous commencez à planter des fleurs ? ». René sourit : « des fleurs, ou des fruits ? J'ignore ce qu'il va donner. » « Soit, si cela peut vous faire plaisir »

Giraumon arrosait son arbuste trois fois par jour, au moins. Il lui parlait, lui chantonnait quelques refrains de son enfance. Ce qui amusait Filament qui passait de temps en temps voir ce que devenait le truc bizarre du fêlé du deuxième étage. Et il fut surpris : à force de tendresse, la plante avait embelli et se couvrait d'étranges bourgeons. « Votre machin là, pousse à la vitesse du bambou et on dirait qu'il va vous offrir de magnifiques fruits. » « Des fruits ? Vous croyez ? »

En effet, la plante portait une sorte de tubercule, large, rond et rouge comme le pelage du renard. « Qu'est-ce que c'est y que cela ? » répétait sans cesse le concierge. Il n'avait jamais vu un arbuste croître aussi rapidement. « Où avez-vous trouvé un tel machin ? Ce n'est pas une plante vénéneuse ou tropicale au moins ? Attention, p'têt que ces trucs vont vous rendre malade ou vous faire devenir tout rouge ? »

Giraumon ne répondit pas et goûta le fruit. « Un régal ! » Un mélange de tomate, de poivron et de pomme de terre qui fondait sous la dent. Voilà bien longtemps qu'il n'avait dégusté un met aussi délicieux.

Curieux, le concierge tournait autour de l'arbuste où, à peine cueillis, les fruits repoussaient aussitôt. « Qué goût qui zont, ces drôles de tubercules ? » Filament se flattait de posséder un peu de vocabulaire. « Et vous les cuisinez de quelle manière ? », « Pas de refus. » Articula-t-il, gourmand, quand Giraumon lui proposa de partager son repas ?

Les jours passaient comme les nuages sur la colline, et le vieux René souriait du matin au soir. Plus jamais il n'avait faim. Au réveil, il coupait une tranche du fruit qu'il récoltait... il lui paraissait avoir le goût du gâteau aux pommes que sa grand-mère lui préparait. Le midi, il déjeunait d'un second morceau aux saveurs d'épices. Le soir, il avait l'impression de manger un ragout de courge ou aux épinards. Mais un autre plaisir, plus précieux encore, l'attendait lors de ses balades : son ami à quatre pattes venait se fourrer à ses côtés, lui présentait son ventre pour être caressé. Rien n'aurait pu altérer son bonheur... sauf peut-être la jalousie et la bêtise ! Chaque matin, Filament le suivait, cherchant à comprendre « Comment ce grand dadais, incapable de quoi que ce soit, a pu déguster pareille merveille ? » et il le devina bien vite quand elle vit le renard et le vieil homme jouer ensemble. Doucement, il s'approcha et put entendre : « Quel bonheur j'ai eu de croiser ton chemin et de te soigner, petit père ! Merci de ton cadeau. » Le bonhomme ne manquait pas de jugeote : « Ce nigaud est tombé sur ce renard blessé, l'a ramené chez lui... et l'autre lui a donné cet arbuste en récompense. Faisons de même. Nous verrons ce qu'il nous offrira. »

Malgré des heures d'efforts, Filament ne trouva pas son renard blessé. Il n'aperçut même pas un lièvre enrhumé ou un hérisson fatigué. Il pensa donc à la seule solution possible. Un soir, il attendit que Giraumon quitte son ami pour utiliser un lance-pierre que son fils lui avait prêté. Au deuxième coup, il toucha la pauvre bête à la tête, l'assommant sur le coup. Il jeta vite une couverture sur l'animal blessé pour ne pas risquer une morsure et l'emporta dans sa loge. Il posa un bandage sur son front et le plaça dans une cage, disposant autour de lui de l'eau et quelques croquettes pour chien. « Regarde comme je te soigne bien. » Chuchota-t-il à la pauvre bête quand elle s'éveilla ? Il lui souriait, lui fredonnait quelques chansons qu'il aimait, mais qui faisaient plutôt peur au renardeau. « Te voilà bientôt remis. Tiens je te donne même quelques restes de mon repas. J'espère que tu t'en souviendras. »

Au bout de quelques jours, Filament ramena l'animal dans la forêt. « À présent, je te libère. En remerciement, j'attends que tu m'apportes

une plante comme celle de ce paresseux de Giraumon. » Il ouvrit la cage et patienta. Une bonne heure. Il allait s'en aller quand il sentit un mouvement. Un petit arbuste se trouvait juste derrière lui, et plus loin une forme rousse se glissait dans les herbes. « Merci ! Tu ne te montres pas ingrat. » Le concierge courut dans son immeuble, et planta son trésor dans un large pot de grès. Et pour le soigner, il le soigna : il l'arrosait, le couvrait d'engrais, ne le quittait jamais des yeux. « Allez pousser, pousser ma belle plante. » Et un matin apparurent les premiers fruits, différents de ceux de Giraumon. Ronds, sombres, presque noirs. « Une autre espèce, amusant ! J'ai hâte de savourer celle-ci. » Il convia sa sœur, Jeanne à déjeuner. « Que me vaut une telle invitation ? » se demanda-t-elle. Le bonhomme, assez avare, ne lui avait jamais proposé le moindre verre de vin. « Goûte un peu cette merveille », susurra-t-il. « Une ratatouille ? Quelle idée. » Mais la brave femme ne voulait pas contrarier son frère. Elle mangea donc, alors que Filament mâchait sa première bouchée.

Une larme perla au bord de l'œil gauche de Jeanne puis une autre de son œil droit. Son visage devint rouge. Son palais la brûlait. Son ventre gonflait, gondolait, gargouillait. Des gouttes de sueur coulaient le long de son front. Elle tremblait et pensait se consumer de l'intérieur. « Mon frère. Je ne sais ce qui t'a pris de me faire une telle blague. Je ne te trouve pas drôle. » Elle but un litre d'eau et s'enfuit. « Et ne t'avise pas de m'appeler avant un moment ! » Filament ne parvenait pas à répondre. Son palais lui paraissait en feu, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'il ressentait aux tréfonds de ses entrailles. Une révolution, un tremblement de terre. Un tsunami. Il n'eut que le temps de se précipiter dans ses toilettes d'où elle ne put sortir avant le lendemain. Quand il retourna à la cuisine, il eut un haut-le-cœur à la vue de l'arbuste donné par le renard. Il le jeta dans la cour, à quelques pas de celui qu'avait apporté cet ahuri de Giraumon ; puis il s'enferma dans sa loge, se concocta deux litres de tisane et se coucha pendant une semaine. Surtout, surtout, il se jura de ne plus jamais approcher de ces sales bêtes et de leurs maudites plantes magiques.

Giraumon lui fut étonné en apercevant un second arbuste près du sien. Il alla le ramasser, en coupa les branches abîmées et le plaça à côté du sien. Quelques heures après, de nouveaux fruits poussaient, rouges et or, tout aussi savoureux que les autres. Une belle surprise, surtout qu'il venait enfin de retrouver son ami renard qui avait disparu durant plusieurs jours.